

Julie Bouchard ¹

Sur le déterminisme génétique

À PROPOS DE L'OUVRAGE *CERVEAU, SEXE ET POUVOIR* ²

Julie Bouchard revient ici, au travers de l'analyse de l'ouvrage Cerveau, sexe et pouvoir, sur les dérives, récurrentes depuis le XIX^e siècle, d'une certaine branche de la science pour qui les comportements humains résulteraient essentiellement de facteurs génétiques. Partageant la thèse des auteurs de l'ouvrage, elle montre ainsi qu'aucune loi universelle ne dicte la conduite des individus, ce pour une raison strictement scientifique : la plasticité du cerveau humain est telle et si variable qu'on ne peut établir de loi immuable. Bien plus que la nature humaine, c'est l'expérience, donc la culture, qui forge les différences de comportements, en particulier entre hommes et femmes.

Julie Bouchard, s'appuyant toujours sur cet ouvrage, alerte ensuite sur certaines dérives contemporaines, dans le champ de la neurobiologie en particulier, visant à améliorer la « race humaine » au moyen notamment d'avancées technologiques. Il faudra sans doute faire preuve d'une grande force de conviction, à l'image des auteurs de Cerveau, sexe et pouvoir, pour éviter que se diffuse ce genre d'idéologies.

S.D.

Les inégalités entre les hommes et les femmes sont-elles réductibles à des facteurs biologiques ? Cette question récurrente a encore

récemment déchaîné les polémiques aux États-Unis après que le président de l'université de Harvard, Lawrence Summers, lors d'un discours public

1. Docteur en Science, technologie et société, chercheur associé au laboratoire Communication et politique du CNRS (Centre national de la recherche scientifique).

2. VIDAL Catherine et BENOIT-BROWAEYS Dorothee. *Cerveau, sexe et pouvoir*. Paris : Belin (coll. Regards), 2005, 110 p.

devenu introuvable, a émis l'idée qu'une différence innée entre les hommes et les femmes serait la source des inégalités entre les sexes dans le domaine scientifique.

Tout autre est la thèse de la neurobiologiste Catherine Vidal et de la journaliste scientifique Dorothee Benoit-Browaëys, qui ont consacré à la question un petit ouvrage instructif et efficace à destination d'un large public. Alors que font florès les articles sur les gènes de la dépression, de l'homosexualité, de l'intelligence..., les auteurs de *Cerveau, sexe et pouvoir* s'opposent à l'idée d'un déterminisme biologique pour expliquer les différences de comportements entre les hommes et les femmes.

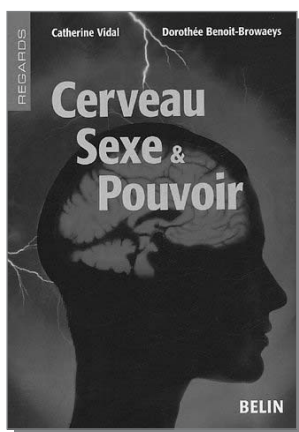
Au-delà de la position des auteurs, on apprécie surtout leur méthode. Elle consiste à « aborder cette question sur un terrain scientifique le plus rigoureusement possible, à la lumière des connaissances les plus récentes ». Le terrain scientifique dans lequel elles puisent une multitude d'exemples est d'autant plus intéressant qu'il se limite (ou presque) à la biologie et à la neurobiologie souvent invoquées, ô combien de nos jours, pour légitimer la thèse du déterminisme biologique. Or, la neurobiologie que le lecteur découvre dans cet ouvrage ne consigne pas un ensemble de déterminations biologiques promptes à expliquer telle ou telle différence.

Malgré « la tendance croissante de la biologie à traquer des indices génétiques ou cérébraux des comportements » depuis le XIX^e siècle, malgré quelques études, parues dans des revues scientifiques prestigieuses et relayées par la presse, annonçant l'origine biologique de tel ou tel comportement, les auteurs de *Cerveau, sexe et pouvoir* parviennent à la conclusion suivante : « Si [...] les contraintes biologiques jouaient

un rôle majeur dans les comportements des hommes et des femmes, on devrait s'attendre à observer des invariants. Ce n'est manifestement pas le cas. Qu'on se place à l'échelle individuelle ou de la société, il n'apparaît pas de loi universelle qui guide nos conduites. La règle générale est celle de la diversité, rendue possible par

les formidables propriétés de plasticité du cerveau humain. »

La plasticité cérébrale, c'est-à-dire le fait que le cerveau ne constitue pas une donnée immuable mais possède des caractéristiques physiques évoluant à la fois dans le temps et au gré de « l'expérience vécue » des individus, est la notion clef qui permet aux auteurs d'invalider certaines recherches sur le cerveau (chapitres 1, 2, 3). Ni le pré-supposé d'une corrélation positive entre la taille du cerveau et l'intelligence, ressassé depuis le XIX^e siècle de la phrénologie et de la craniométrie jusqu'à notre époque, ni la « théorie des deux cerveaux » appa-



rué dans les années 1970 et distinguant les compétences masculines (le repérage dans l'espace) et les compétences féminines (le langage), n'ont de base scientifique.

Davantage que les variabilités entre les sexes, écrivent en substance les auteurs, ce sont les variabilités individuelles que les études sur le fonctionnement du cerveau ont révélées, et ces variabilités sont modelées par l'expérience individuelle plutôt que déterminées par une nature féminine et masculine, et non simplement régies par la « loi des hormones » (chapitres 4, 5). En somme, les différences de comportements observées entre les sexes depuis les origines de l'homme sont moins attribuables à des faits de nature qu'à des faits de culture (chapitre 6).

Comment expliquer alors la persistance de l'idée et de l'idéologie du déterminisme biologique dans notre société ? À cela, les auteurs avancent deux types de réponse (chapitres 7, 8). Le premier est d'ordre scientifique, et a trait à la confusion entre les données expérimentales et leur interprétation, aux « travers expérimentaux » et aux « corrélations douteuses » présents dans certaines études. Les auteurs montrent ainsi comment une étude sur la sensibilité des campagnols à la vasopressine devient celle qui a découvert le « gène de la fidélité », en pleine affaire Clinton-Lewinski ; comment le N-acétyl-asparate apparaît par le recours à des « corrélations abusives » comme un marqueur de l'intelligence ; comment une molécule du suicide implique non seulement une vision réductrice du comportement analysé par Émile Durkheim, mais

pose aussi « de sérieux problèmes d'interprétation » ; comment, sous prétexte que tel et tel éléments varient ensemble, la « catégorie arbitraire » de la longueur des doigts de la main devient un indicateur de l'homo- ou de l'hétérosexualité, etc.

Le second type de réponse est d'ordre idéologique. Ainsi, certains chercheurs portés sur la voie d'une recherche axée sur les « différences de nature entre... » (hommes et femmes, Noirs et Blancs, homosexuels et hétérosexuels, criminels et non-criminels, etc.) prolongent ou voient prolongés leurs travaux sur le terrain politique. De là, les auteurs citent une série de dérives mi-grotesques mi-tragiques.

Premièrement, le cas de la psychologue canadienne Doreen Kimura, militante d'obédience ultralibérale, qui considère, par exemple, au nom du déterminisme biologique, qu'il est inutile d'inciter les femmes à poursuivre des études scientifiques car « [s]i elles n'y vont pas, c'est que leur tendance naturelle ne les y pousse pas, puisqu'elles y réussissent moins bien que les hommes ». Deuxièmement, celui de cet autre apôtre du déterminisme biologique, le neurobiologiste Tim Tully, qui pense quant à lui à des « cliniques d'entraînement et d'augmentation de l'intelligence » pour améliorer les cerveaux. Troisièmement, dans le même esprit, figure l'exemple du neurotechnologue Zack Lynch qui envisage des « neurotechnologies [qui] vont permettre d'améliorer les capacités émotionnelles, sensorielles et intellectuelles des individus, de leur conférer des avantages de créativité et de productivité ». Quatrièmement, ce développement des

neurosciences s'accompagne de nouvelles revendications au sein de la société civile : le Centre américain pour la liberté et l'éthique cognitive (CCLE), créé en 2000, souhaite « affranchir la race humaine de ses contraintes biologiques » ; l'Association transhumaniste mondiale (WTA) milite pour un progrès social qui ne réside ni dans l'éducation ni dans les réformes sociopolitiques mais dans l'application de la technologie, en particulier des NBIC (convergence des nanotechnologies, des biotechnologies, de l'informatique et des sciences cognitives)³, à l'espèce humaine.

Cette neurosociété — s'étonnerait-on de l'apprendre ? — n'enthousiasme guère Catherine Vidal et Dorothee Benoit-Browaeyns : elle « est susceptible d'ouvrir la porte à de nouvelles formes de discrimination et reste une menace pour les idées

démocratiques ». On saisit ainsi la dimension politique de l'ouvrage dont on regrette toutefois qu'elle soit laissée en arrière-plan, celle-ci divisant en réalité bien au-delà du grand partage nature / culture. Comme il se dégage des récents débats sur la parité hommes-femmes, par exemple, si la finalité d'une représentation égale des femmes et des hommes dans les sphères politique, économique, scientifique, etc., est commune aux féministes et autres, on voit s'opposer en revanche sur la question des moyens les tenants d'une conception universaliste et les tenants d'une conception différentialiste.

C'est plutôt parce qu'il démonte, dans un esprit à la fois scientifique, pédagogique et critique, les idées reçues sur les natures masculine et féminine qu'il faut lire l'ouvrage *Cerveau, sexe et pouvoir*.

3. Sur cette question, voir l'article de Jean-Pierre Dupuy, « Quand les technologies convergeront ». *Futuribles*, n° 300, septembre 2004, pp. 5-18 (NDLR).